

Thèses sur le Parti Imaginaire

La signification politique et morale de la pensée n'apparaît que dans les rares moments de l'histoire où «tout partant en miettes, le centre ne peut plus être le soutien et la simple anarchie se répand par le monde»; où «les meilleurs n'ont plus de conviction, tandis que les médiocres sont pleins d'une intensité passionnée». A ces moments cruciaux, la pensée cesse d'être une affaire marginale aux questions politiques. Quand tout le monde se laisse entraîner sans réfléchir par ce que le nombre fait et croit, ceux qui pensent se retrouvent comme à découvert, car leur refus de se joindre aux autres est patent et devient alors une sorte d'action.

HANNAH ARENDT, *Considérations morales.*

Le Parti Imaginaire est la forme particulière qu'assume la Contradiction dans la période historique où la domination s'impose comme dictature de la visibilité et dictature dans la visibilité, en un mot comme Spectacle. Parce qu'il n'est d'abord que le parti négatif de la négativité, et parce que la sorcellerie du Spectacle consiste, faute de pouvoir les liquider, à rendre invisibles en tant que telles les expressions de la négation – et cela vaut aussi bien pour la liberté en acte que pour la souffrance ou la pollution –, son caractère le plus remarquable est justement d'être réputé inexistant ou, pour être plus exact, imaginaire. C'est pourtant de lui, et exclusivement de lui, que l'on parle sans discontinuer, puisqu'il est ce qui chaque jour fait un peu plus visiblement défaut au bon fonctionnement de la société. Mais on a garde de prononcer son nom – pourrait-on prononcer son nom, de toute façon? –, comme on craignait d'invoquer le Diable. Et en cela, on fait bien: dans un monde qui est si manifestement devenu un attribut de l'Esprit, l'énonciation a fâcheusement tendance à devenir performative. Inversement, l'évocation nominale, ici même, du Parti Imaginaire vaut aussi bien comme son acte de constitution. Jusqu'à présent, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit nommé, il ne pouvait être plus que ce qu'était le prolétariat classique avant de se connaître comme prolétariat: une classe de la société civile qui n'est pas une classe de la société civile, qui en est plutôt la dissolution. Et en effet, il ne se compose à ce jour que de la multitude négative de ceux qui n'ont pas de classe, et ne veulent pas en avoir, de la foule solitaire de ceux qui se sont réappropriés leur non-appartenance fondamentale à la société marchande sous la forme d'une non-participation volontaire à celle-ci. Dans un premier temps, le Parti Imaginaire se présente donc simplement comme la communauté de la défection, le parti de l'exode, la réalité fuyante et paradoxale d'une *subversion sans sujet*. Mais cela n'est pas plus son essence que l'aube n'est l'essence du jour. La plénitude de son devenir est encore à venir et ne peut apparaître que dans son rapport vivant avec ce qui l'a produit, et qui maintenant le nie. «Celui-là seul qui a vocation et volonté de faire naître le futur peut voir la vérité concrète du présent» (Lukàcs, *Histoire et conscience de classe*).

II

Le Parti Imaginaire est le parti qui tend à devenir *réel*, incessamment. Le Spectacle n'a pas d'autre ministère que d'obvier sans relâche à sa manifestation comme tel, c'est-à-dire à son devenir-conscient, c'est-à-dire à son devenir-réel; car alors, il devrait admettre l'existence de cette négativité dont il est, en tant que parti *positif* de la *positivité*, la dénégation perpétuelle. Il est ainsi dans l'essence du Spectacle de donner le camp adverse pour un résidu négligeable, d'en faire une non-valeur totale et, ce qui revient au même, de le déclarer criminel et inhumain dans son ensemble, sous peine de devoir se reconnaître lui-même pour un criminel et un monstre. C'est pourquoi il n'y a, au fond, dans cette société, que deux partis: le parti de ceux qui prétendent qu'il n'y a qu'un seul parti, et le parti de ceux qui savent qu'en vérité il y en a deux. A ce constat déjà, on saura reconnaître le nôtre.

III

C'est à tort que l'on réduit la guerre à l'événement brut de l'affrontement, mais pour des raisons qui s'expliquent sans mal. Certainement, il serait tout à fait dommageable à l'ordre public que celle-ci soit appréhendée pour ce qu'elle est réellement: l'éventualité suprême dont la préparation et l'ajournement travaillent intérieurement, en un mouvement continu, tout groupement humain, et dont la paix n'est au fond qu'un moment. Il en va identiquement de la guerre sociale dont les batailles peuvent demeurer, à leur paroxysme, parfaitement silencieuses et, pour ainsi dire, blanches. A peine les devine-t-on à un soudain regain de l'aberration dominante. Renseignements pris, il faut reconnaître que les affrontements sont exagérément rares, comparés aux pertes.



IV

C'est en appliquant à ce cas d'espèce son axiome fondamental d'après lequel ce qui n'est pas vu n'existe pas – *esse est percipi* – que le Spectacle peut maintenir l'illusion exorbitante et planétaire d'une fragile paix civile dont le perfectionnement exigerait qu'on le laisse étendre en tous domaines sa gigantesque campagne de pacification des sociétés et de neutralisation de leurs contradictions. Mais son échec prévisible est inscrit logiquement dans ce simple fait que cette cam-

pagne de pacification est encore une guerre – certainement la plus effroyable et la plus destructrice qui ait jamais été, car menée au nom de la paix. C'est d'ailleurs un des traits les plus constants du Spectacle qu'il ne parle de guerre que dans un langage où le mot « guerre » ne paraît plus et où il n'est question que d'« opérations humanitaires », de « sanctions internationales », de « maintien de l'ordre », de « sauvegarde des droits de l'Homme », de lutte contre le « terrorisme », les « sectes », l'« extrémisme » ou la « pédophilie » et par-dessus tout, de « processus de paix ». L'adversaire ne porte plus le nom d'ennemi, mais en revanche il est mis hors la loi et hors l'humanité pour avoir rompu et perturbé la paix ; et chaque guerre menée aux fins de conserver ou d'étendre des positions de force économiques ou stratégiques aura à faire appel à une propagande qui la transformera en croisade ou en dernière guerre de l'humanité. Le mensonge sur lequel le Spectacle repose exige qu'il en soit ainsi. Ce non-sens révèle d'ailleurs une cohérence systématique et une logique interne étonnantes, mais il n'est pas jusqu'à ce système prétendu apolitique et même antipolitique en apparence qui ne serve les configurations d'hostilités existantes ou qui ne provoque de nouveaux regroupements en amis et ennemis, car lui non plus ne saurait échapper à la logique du politique. Celui qui ne conçoit pas la guerre ne conçoit pas son temps.

V

La société marchande n'a depuis sa naissance jamais renoncé à sa haine absolue du politique, et c'est bien en ceci que réside sa plus grande contrariété que le projet de l'éradiquer soit lui-même encore politique. Elle veut bien parler de droit, d'économie, de culture, de philosophie, d'environnement et même de politique, mais jamais du politique, domaine de la violence et des antagonismes existentiels. En fin de compte, la société marchande n'est rien d'autre que l'organisation politique de la négation déchaînée du politique. Invariablement, cette négation prend la forme d'une naturalisation, dont l'impossibilité se trouve dénoncée de façon tout aussi invariable par des crises périodiques. L'économie classique et le siècle de libéralisme qui lui correspond (1815-1914) ont constitué une première tentative, et un premier échec, de cette naturalisation. La doctrine de l'utilité, le système des besoins, le mythe d'une autorégulation « naturelle » des marchés, l'idéologie des droits de l'homme, la démocratie parlementaire sont à ranger au nombre des moyens qui furent mis en oeuvre dans ce temps, à cette fin. Mais c'est indiscutablement dans la période historique qui s'ouvre en 1914 que la naturalisation de la domination marchande revêt sa forme la plus radicale: le Biopouvoir. Dans le Biopouvoir, la totalité sociale qui s'autonomise peu à peu en vient à prendre en charge la vie même. Par un côté, on assiste à une politisation du biologique: la santé, la beauté, la sexualité, l'énergie mobilisable de chaque individu relèvent chaque année plus nettement de la responsabilité gestionnaire de la société. Par un autre côté, c'est une biologisation du politique qui s'opère: l'écologie, l'économie, la répartition générale du « bien-être » et des « soins », la croissance, la longévité et le vieillissement de la population s'imposent comme les principaux chapitres auxquels se mesure l'exercice du pouvoir. Cela, bien entendu, n'est que l'apparence du processus, non le processus lui-même. Ce dont il s'agit en réalité, c'est d'appuyer sur la fausse évidence du corps et de la vie biologique le contrôle total des comportements, des représentations et des rapports entre les hommes, c'est-à-dire, au fond, de forcer en chacun l'assentiment au Spectacle au moyen d'un supposé instinct de conservation. Parce qu'il fonde sa souveraineté absolue sur l'unité zoologique de l'espèce humaine et sur le continuum immanent de la production et de la reproduction de la « vie », le Biopouvoir est cette tyrannie essentiellement meurtrière qui s'exerce sur chacun au nom de tous et de la « nature ». Toute hostilité à cette société, que ce soit celle du criminel, du déviant

EVIDEMMENT!

« C'est la délinquance qui devient socialisante et non les institutions. »

(Le Monde, mardi 9 juin 1998)

ou de l'ennemi politique, doit être liquidée, car elle va contre l'intérêt de l'espèce, et plus particulièrement de l'espèce en la personne même du criminel, du déviant et de l'ennemi politique. Et c'est ainsi que chaque nouveau diktat qui restreint un peu plus des libertés déjà dérisoires prétend protéger chacun contre lui-même, en opposant à l'extravagance de sa souveraineté l'*ultima ratio* de la vie nue. «Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font», dit le Biopouvoir, et il sort sa seringue. Certes, la vie nue a toujours été le point de vue d'où le nihilisme marchand considérait l'homme, point de vue d'où la vie humaine cesse d'être distincte de la vie animale. Mais c'est à présent toute manifestation de la transcendance, dont la politique est une forme fracassante, toute velléité de liberté, toute expression de l'essence métaphysique et de la négativité des hommes qui est traitée comme une maladie qu'il importe, pour le bonheur général, de supprimer. Le penchant révolutionnaire, pathologie endémique dont une campagne pourtant permanente de vaccination n'est pas encore venue à bout, s'explique certainement par la conjonction malheureuse d'une hérédité à risque, de taux hormonaux excessifs et de l'insuffisance d'un certain neuromédiateur. Il ne peut y avoir de politique au sein du Biopouvoir, mais seulement contre le Biopouvoir. Parce que le Biopouvoir est la négation achevée du politique, la politique véritable doit commencer par s'affranchir du Biopouvoir, c'est-à-dire le révéler comme tel.

VI

Dans le Biopouvoir, c'est donc sa dimension physique qui échappe à l'homme, se dresse en face de lui et l'opprime; et c'est précisément en cela que le Biopouvoir est un moment du Spectacle, tout comme le physique est un moment du métaphysique. C'est donc une nécessité de fer qui, au travers même du détail en apparence le plus simple, le plus immédiat, le plus matériel, le corps, condamne la contestation présente à se placer sur le plan métaphysique, ou n'être rien. Aussi ne peut-elle être comprise, ni même aperçue de l'intérieur du Spectacle ou du Biopouvoir, comme au reste tout ce qui relève du Parti Imaginaire. Pour l'heure, son attribut principal est son invisibilité de fait au sein du mode de dévoilement marchand qui est assurément métaphysique, mais d'une métaphysique tout à fait singulière qui est la négation de la métaphysique, et d'abord d'elle-même comme métaphysique. Mais, le Spectacle ayant horreur du vide, il ne peut se borner à nier l'évidence massive de ces hostilités d'un nouveau type qui agitent toujours plus violemment le corps social; il faut en outre qu'il les masque. Il revient donc en propre aux multiples forces de l'occultation d'inventer des pseudo-conflits toujours plus vides, toujours plus fabriqués et eux-mêmes toujours plus violents, quoiqu'anti-politiques. C'est sur ce sourd équilibre de la Terreur que repose le calme apparent de toutes les sociétés du capitalisme tardif.

VII

En ce sens, le Parti Imaginaire est le parti politique, ou plus exactement le parti du politique, puisqu'il est le seul à désigner comme foyer de cette société le travail métaphysique d'une *hostilité absolue*, c'est-à-dire l'existence en son sein d'une véritable scission. Par là, il prend aussi le chemin d'une *politique absolue*. Le Parti Imaginaire est la forme que revêt le politique à l'heure de l'effondrement des Etats-Nations, dont nous savons, dorénavant, qu'ils sont mortels. Il rappelle dramatiquement à tout Etat qui n'a pas la démence, ou la vigueur, de se vouloir *total* que l'espace politique n'est, dans sa réalité, pas distinct de l'espace physique, social, culturel, etc., qu'en d'autres termes et selon une vieille formulation, *tout* est politique, ou du moins, l'est en puissance. A ce point, le politique apparaît plutôt comme le Tout de ces espaces que le libéralisme croyait pouvoir, prédicat suivant prédicat, fragmenter. L'ère du Biopouvoir est le moment où, la domination en venant à s'appliquer à même le corps, c'est jusqu'à la physiologie individuelle qui prend un caractère politique, en dépit du risible alibi de la naturalité biologique. Le politique est alors plus que jamais l'élément total, existentiel, métaphysique dans lequel se meut la liberté humaine.

VIII

Nous assistons, en ces jours assombris, à la phase finale de la décomposition de la société marchande, dont nous convenons qu'elle n'a que trop duré. C'est à l'échelle planétaire que nous voyons diverger dans des proportions toujours plus énormes la carte de la marchandise et les territoires de l'Homme. Le Spectacle met en scène un chaos mondial, mais ce «chaos» ne manifeste que l'inaptitude désormais avérée de la vision économique du monde à rien saisir de la réalité humaine. Il est devenu évident que la valeur ne mesure plus rien: les comptabilités tournent à vide. Le travail lui-même n'a plus d'autre objet que de satisfaire l'universel besoin de servitude. Et c'est jusqu'à l'argent qui a fini par se laisser gagner par le vide qu'il propageait. Dans le même temps, la totalité des vieilles institutions bourgeoises, qui reposaient sur les principes abstraits de l'équivalence et de la représentation, sont entrées dans une crise dont elles semblent trop fatiguées pour pouvoir se remettre: la Justice ne parvient plus à juger, l'Enseignement à enseigner, la Médecine à soigner, le Parlement à légiférer, la Police à faire respecter la loi, ni même la Famille à élever les enfants. Certes, les formes extérieures de l'édifice ancien demeurent, mais toute vie l'a définitivement quitté. Il flotte dans une intemporalité toujours plus absurde et plus perceptible. Pour tromper la montée du désastre, il lui arrive encore, de temps à autre, d'arborer ses symboles de parade, mais nul ne les comprend plus. Leur magie ne fascine plus que ses magiciens. Ainsi, l'Assemblée Nationale est devenue un monument historique, qui n'excite plus que la curiosité stupide des touristes. Le Vieux Monde offre à notre vue le paysage désolant de ruines neuves et de carcasses mortes, qui attendent une démolition qui ne vient pas et pourraient encore l'attendre dans l'éternité, s'il ne devait venir à personne l'idée de l'entreprendre. Jamais on eut le projet de tant de fêtes, jamais aussi leur enthousiasme ne parut plus faux, plus feint et plus forcé. Même les plus grossières réjouissances ne parviennent plus à se déprendre d'un certain air de tristesse. Contre toute apparence, le dépérissement de l'ensemble n'est pas tant dans ce qu'organe après organe, il se décompose et se corrompt, ni, au reste, dans quelque autre phénomène positivement observable, mais plutôt dans l'indifférence générale que ce fait déchaîne; indifférence qui procure le net sentiment que nul ne se juge concerné par lui, ni n'est décidé en quelque façon à y porter remède. Et comme «devant le sentiment de l'ébranlement de toutes choses, ne rien faire que d'attendre patiemment et aveuglément l'écroulement du vieil édifice plein de fissures et attaqué dans ses racines et se laisser écraser par l'échafaudage croulant est contraire à la sagesse autant qu'à la dignité» (Hegel), on voit, à certains signes que ne permet pas de déchiffrer le mode de dévoilement spectaculaire, se préparer l'Exode inévitable hors «du vieil édifice plein de fissures». Déjà, des masses d'hommes *silencieux* et *solitaires* apparaissent, qui choisissent de vivre dans les interstices du monde marchand et *refusent de participer* à quoi que ce soit qui ait rapport avec lui. Ce n'est pas seulement que les charmes de la marchandise les laissent obstinément froids, c'est qu'ils portent de surcroît une inexplicable suspicion sur tout ce qui les lie à l'univers qu'elle a façonné, et qui maintenant s'effondre. En même temps, les dysfonctionnements toujours plus patents de l'Etat capitaliste, devenu incapable d'aucune intégration à la société sur laquelle il s'érige, garantissent en son sein la subsistance nécessairement temporaire d'espaces d'indétermination, de zones autonomes toujours plus vastes et toujours plus nombreuses. Il s'ébauche là tout un *ethos*, tout un monde *infraspectaculaire* qui semble un crépuscule, mais qui en vérité est une aube. Des formes de vie apparaissent dont la promesse va bien au-delà de la décomposition. A bien des égards, cela ressemble à une expérience massive de l'illégalité et de la clandestinité. Il est des moments où l'on y vit déjà comme si ce monde n'existait plus. Pendant ce temps, et comme une confirmation de ce mauvais présage, nous voyons se multiplier les crispations et les raidissements désespérés d'un ordre qui se sent mourir. On parle de réforme de la République, quand c'est le temps des républiques qui a passé. On parle encore de la couleur des drapeaux, quand c'est l'ère des drapeaux elle-même qui est révolue. Tel est le spectacle grandiose et mortel qui se dévoile à qui ose considérer son temps du point de vue de sa négation, c'est-à-dire du point de vue du Parti Imaginaire.

IX

La période historique dans laquelle nous entrons doit être un temps d'extrême violence et de grands désordres. L'état d'exception permanent et généralisé est la seule façon dont puisse se maintenir la société marchande, quand elle a achevé de saper ses propres conditions de possibilité pour s'installer durablement dans le nihilisme. Certes, la domination a encore pour elle la force – la force physique comme la force symbolique –, mais elle n'a plus que cela. En même temps que le discours de sa *critique*, cette société a perdu le discours de sa *justification*. Elle se trouve là devant un gouffre, qu'elle découvre être son cœur. Et c'est cette vérité partout sensible qu'elle travestit sans arrêt en embrassant à tout propos le « langage de la flatterie » où « le contenu du discours que l'esprit tient de soi-même et sur soi-même est la perversion de tous les concepts et de toutes les réalités, est la tromperie universelle de soi-même et des autres, et l'impudence d'énoncer cette tromperie est pour cela la plus haute vérité », et où « la simple conscience du vrai et du bien ... ne peut rien dire à cet esprit qu'il ne sache et ne dise lui-même ». Dans ces conditions, « si la conscience simple enfin réclame la dissolution de tout ce monde de la perversion, elle ne peut toutefois demander à l'individu de s'écarter de ce monde, car Diogène même dans le tonneau est conditionné par lui; d'ailleurs cette exigence posée à l'individu singulier est précisément ce qui passe pour le mal, car le mal consiste à se soucier de soi-même en tant que singulier... L'exigence de cette dissolution ne peut que s'adresser à l'esprit même de la culture ». On reconnaît là la description vraie du langage que parle désormais la domination dans ses formes les plus avancées, quand elle a incorporé à son discours la critique de la société de consommation, du spectacle et de leur misère. La « culture Canal+ » et l'« esprit Inrockuptibles » en donnent, pour la France, des exemples passagers, mais significatifs. C'est plus généralement le langage scintillant et sophistiqué du cynique moderne, qui a définitivement identifié tout usage de la liberté à la liberté abstraite de tout accepter, mais à sa manière. Dans sa solitude bavarde, la conscience aiguë de son monde s'enorgueillit de sa parfaite impuissance à le changer. Elle se trouve même mobilisée de façon maniaque contre la conscience de soi et contre toute quête de substantialité. Un tel monde qui « sait tout comme devenu étranger à soi, sait l'être-pour-soi séparé de l'être-en-soi, ou ce qui



Umberto Boccioni, *Stati d'animo I: Quelli che restano* (1911)

est visé et le but séparés de la vérité» (Hegel), qui, en d'autres termes, tout en dominant effectivement, s'est attaché au luxe de reconnaître ouvertement sa domination comme vaine, absurde et illégitime, n'appelle contre lui, et comme unique réponse à ce qu'il énonce, que la violence de ceux qui, ayant été dépouillés par lui de tout droit, puisent leur droit dans l'hostilité. On ne peut plus régner innocemment.

X

A ce stade, la domination, qui sent la vie inexorablement lui échapper, devient folle et prétend à une tyrannie dont elle n'a plus les moyens. Le Biopouvoir et le Spectacle correspondent, comme des moments complémentaires, à cette ultime radicalisation de l'aberration marchande qui semble son triomphe et prélude sa perte. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'éradiquer de la réalité tout ce qui, en elle, excède sa représentation. A la fin, un arbitraire déchaîné s'attache à cet édifice en ruine qui entend tout régenter et anéantir sans délai tout ce qui oserait se donner une existence indépendante de lui. Nous en sommes là. La société du Spectacle est devenue intraitable sur ce point: il faut participer au crime collectif de son existence, nul ne doit pouvoir prétendre lui demeurer extérieur. Elle ne peut plus tolérer l'existence de ce colossal parti de l'abstention qu'est le Parti Imaginaire. Il faut «travailler», c'est-à-dire se tenir à tout instant à sa disposition, être mobilisable. Pour parvenir à ses fins, elle use dans une mesure égale des moyens les plus grossiers, comme la menace de la faim, et les plus sournois, comme la Jeune-Fille. La rengaine fanée de la «citoyenneté», qui se répand à propos de tout et de n'importe quoi, exprime la dictature de ce devoir abstrait de participation à une

**L'ECHEC
NECESSAIRE
DE LA MOBILISATION TOTALE**

«Quels seraient les dangers d'une dépersonnalisation totale de l'espace? Ça accentuerait ce qui a déjà commencé, c'est-à-dire le sentiment d'avoir une place très fragile dans l'entreprise. Cela renforcerait l'idée d'être des pions, d'être interchangeables. Il faudrait se vivre comme dans la pure transition avec des relations contractuelles et éphémères. Peut-être cela aiderait-il les gens à se désillusionner, eux qui pensaient qu'avec un CDI dans une grosse structure ils étaient protégés? Mais ce changement pourrait détériorer le climat social, la cohésion de l'entreprise. Les rapports de loyauté et d'appartenance à l'entreprise seraient très atténués.» (Libération, lundi 5 octobre 1998)

cette dictature, que le parti négatif de la négativité en vient petit à petit à s'unifier, et qu'il acquiert un contenu positif. Car les éléments de la multitude des indifférents qui s'ignoraient mutuellement et qui ne pensaient être d'aucun parti, se trouvent tous également en butte à une dictature unique et centrale, la dictature du Spectacle, dont le salariat, la marchandise, le nihilisme ou l'impératif de visibilité ne sont que des aspects partiels. C'est donc la domination elle-même qui leur impose, à eux qui se seraient volontiers contentés d'une existence flottante, de se reconnaître pour ce qu'ils sont: des rebelles, des *Waldgänger*. «L'ennemi contemporain ne cesse d'imiter l'armée du pharaon: il pourchasse les fuyards, les déserteurs, mais ne parvient jamais à les précéder ou à les affronter» (Paolo Virno, *Miracle, virtualité et déjà-vu*). Dans le cours de cet exode, des solidarités inédites se constituent, amis et frères se rassemblent derrière les nouvelles lignes de front qui se dessinent, l'opposition formelle entre le Spectacle et le Parti Imaginaire devient concrète. Il se développe ainsi, parmi ceux qui prennent acte de leur marginalité essentielle, un puissant sentiment d'appartenance à la non-appartenance, une sorte de communauté de l'Exil. Le sentiment simple de l'étrangeté à ce monde se mue, au gré de ces circonstances, en intimité avec l'étrangeté. La fuite qui n'était qu'un fait devient une stratégie. Or «la fuite, dit le trente-sixième stratagème, est la suprême politique». Mais alors, le Parti Imaginaire n'est déjà plus seulement imaginaire, il commence à se connaître comme tel et marche avec lenteur vers sa réalisation, qui est sa perte. L'hostilité métaphysique à cette société a désormais cessé d'être vécue sur un mode purement négatif,

comme indifférence lisse à tout ce qui peut survenir, comme refus de jouer, comme mise en échec de la domination par rejet de la dénomination. Elle a pris un caractère positif et par là si parfaitement inquiétant, que le pouvoir n'a pas tort, dans sa paranoïa, de voir partout des terroristes. C'est une haine froide et blanche, comme peut l'être une angine, qui pour l'heure ne s'exprime pas ouvertement, théoriquement, mais bien plutôt par une paralysie pratique de tout l'appareil social, par une malveillance muette et obstinée, par le sabotage de toute innovation, de tout mouvement et de toute intelligence. Il n'y a nulle part de « crise », il n'y a que l'omniprésence du Parti Imaginaire, dont le centre est partout et la circonférence nulle part, puisqu'il opère sur le même territoire que le Spectacle.

XI

Chacun des échecs de cette société doit donc être compris positivement, comme l'oeuvre du Parti Imaginaire, comme l'oeuvre de la négativité, c'est-à-dire de l'humain: dans une telle guerre, tout ce qui nie l'un des partis, ne fût-ce que subjectivement, rallie objectivement l'autre. La radicalité des temps impose ses conditions. Quoi qu'en ait le Spectacle, la notion de Parti Imaginaire est ce qui rend visible la nouvelle configuration des hostilités. Le Parti Imaginaire revendique la totalité de ce qui en pensées, en paroles ou en actes conspire à la destruction de l'ordre présent. Le désastre est son fait.

XII

Jusqu'à un certain point, le Parti Imaginaire correspond au spectre, à la présence invisible, au retour fantasmé de l'Autre dans une société où toute altérité a été supprimée, la mise en équivalence séparée de tout l'ayant généralisée. Mais ce mauvais rêve, cette idée de suicide qui passe par la tête du Spectacle, ne peut tarder, eu égard au caractère lui-même imaginaire de la production sociale présente, à engendrer sa réalité comme conscience devenant pratique, comme conscience immédiatement pratique. Le Parti Imaginaire est l'autre nom de la maladie honteuse du pouvoir ébranlé: la paranoïa, que Canetti a trop vaguement définie comme « la maladie de la puissance ». Le déploiement désespéré et planétaire de dispositifs de contrôle de l'espace public toujours plus massifs et plus sophistiqués matérialise de façon piquante la folie asilaire de la domination blessée, qui poursuit encore le vieux rêve des Titans, celui d'un Etat universel, quand elle n'est plus qu'un nain parmi les autres, et malade avec ça. Dans cette phase terminale, elle ne parle plus que de lutte contre le terrorisme, la délinquance, l'extrémisme et la criminalité, puisqu'il lui est constitutivement interdit de mentionner explicitement l'existence du Parti Imaginaire. Cela représente d'ailleurs pour elle, dans le combat, un handicap certain, car elle ne peut désigner à la haine de ses fanatiques « l'ennemi véritable qui insuffle un courage infini » (Kafka).

XIII

Il faut cependant reconnaître que cette paranoïa ne manque pas de raisons, eu égard à la direction du développement historique. C'est un fait qu'au point où nous sommes arrivés dans le processus de socialisation de la société, chaque acte individuel de destruction constitue un acte de terrorisme, c'est-à-dire qu'il vise objectivement la société tout entière. Ainsi, à l'extrême, du suicide, qui manifeste dans un geste où la mort et la liberté se confondent, ce qui borne, suspend et annule la souveraineté du Biopouvoir, et qui acquiert par là le sens d'une atteinte directe à la domination, qui se voit ainsi ravir une belle force de consommation, de production et de reproduction de son monde. De même, quand la loi ne repose plus sur rien

Ceux qui sont les signes de quelque chose dont ils ne sont pas les porteurs «Des adolescents, de plus en plus nombreux et jeunes, frappent à la porte d'un système qui se construit en parallèle, rejetant toutes les règles consensuelles, s'affirmant sur l'économie de la prédation et les codes de la violence. «La nuit leur appartient», disent les policiers, exaspérés de se retrouver seuls en première ligne.» (*Le Monde*, mardi 15 décembre 1998)

d'autre que son édicition, c'est-à-dire sur la force et l'arbitraire, quand celle-ci entre dans une phase de prolifération autonome, et par-dessus tout, quand aucun *ethos* ne lui est plus substance, alors tout crime doit être compris comme une contestation totale d'un ordre social solidement ruiné. Tout meurtre n'est plus le meurtre d'une personne particulière – si tant est qu'une chose comme une «personne particulière» soit encore possible – mais *pur meurtre*, sans objet ni sujet, sans coupable ni victime. Il est *immédiatement* un attentat contre la loi, qui n'existe pas, mais qui veut régner partout. Désormais, les plus menues infractions ont changé de sens. Tous les crimes sont devenus des *crimes politiques*, et c'est cela précisément que la domination doit à toute force occulter pour voiler à tous qu'une époque a passé, que la violence politique, cette enterrée vive, vient demander des comptes sous des formes qu'on ne lui connaissait pas. Ainsi donc, c'est flanqué d'un certain caractère de terrorisme aveugle que se manifeste le Parti Imaginaire, pour ce dont le Spectacle peut en avoir l'intuition. Certes, on peut l'interpréter comme le moment de l'intériorisation par toutes les sociétés marchandes développées de la négation qu'elles tenaient dans l'extériorité illusoire mais cathartique du «socialisme réellement existant», c'est là cependant son aspect le plus superficiel. Il est aussi loisible à chacun d'en diminuer le caractère insolite en constatant qu'en règle générale «une unité politique ne peut exister que sous la forme d'une *res publica*, de la *publicité*, et qu'elle se trouve remise en cause chaque fois que se crée en elle un espace de *non-publicité* qui soit un désaveu effectif de cette publicité». Il n'est certes pas rare, alors, que certains prennent le parti de «disparaître dans l'ombre, mais transformer l'ombre en espace stratégique d'où partiront les attaques qui détruiront le lieu où jusqu'ici l'*imperium* s'est manifesté, qui démantèleront la vaste scène de la vie publique officielle, ce qu'une intelligence technocratique ne saurait organiser» (Carl Schmitt, *Théorie du partisan*). C'est une tentation constante, en effet, de concevoir l'existence positive du Parti Imaginaire sous la seule espèce familière de la guérilla, de la guerre civile, de la guerre de partisans, d'un conflit sans front précis ni déclaration d'hostilités, sans armistice ni traité de paix. Et par maints aspects, il s'agit bien d'une guerre qui n'est rien au-delà de ses actes, de ses violences, de ses crimes et qui ne paraît pas avoir d'autre programme, à ce point, que de devenir violence consciente, c'est-à-dire consciente de son caractère métaphysique et politique.

XIV

Parce que le Spectacle ne peut, en vertu de l'aberration congénitale de sa vision du monde non moins que de considérations stratégiques, rien dire, rien voir, ni rien comprendre du Parti Imaginaire, dont la substance est purement métaphysique, la forme particulière sous laquelle ce dernier fait irruption dans la visibilité est la *forme-catastrophe*. La catastrophe est ce qui dévoile, mais ne peut être dévoilé. Par là, il faut entendre que la catastrophe n'existe que pour le Spectacle, dont elle ruine en un coup et sans retour tout le patient labeur de faire passer pour le monde ce qui n'est que sa *Weltanschauung*, qui se signale d'ailleurs par ceci qu'elle est incapable, comme tout ce qui est fini, de concevoir l'anéantissement. Dans chaque «catastrophe», c'est le mode de dévoilement marchand qui se trouve lui-même dévoilé et suspendu. Son caractère d'évidence y vole en éclats. La totalité des catégories dont il impose l'emploi dans l'appréhension de la réalité sautent. L'intérêt, l'équivalence, le calcul, l'utilité, le travail, la valeur sont mis en déroute par l'insaisissable de la négation. Aussi le Parti Imaginaire est-il connu dans le Spectacle comme le parti du chaos, de la crise et du désastre.

XV

C'est dans la mesure exacte où la catastrophe est la vérité à l'état de fulguration que les hommes du Parti Imaginaire travaillent à la faire advenir, par tous les moyens. Les axes de communication sont pour eux des cibles privilégiées. Ils savent comment des infrastructures qui «valent des milliards» peuvent être anéanties en un coup d'audace. Ils connaissent les faiblesses tactiques, les points de moindre résistance et les moments de vulnérabilité de l'organisation adverse. Ils sont d'ailleurs en mesure de choisir plus librement qu'elle le théâtre de leurs opérations et agissent au point où des forces infimes peuvent causer de grands dégâts. Le plus troublant, lorsqu'on les interroge, c'est certainement qu'ils sachent tout cela, sans pourtant savoir qu'ils le savent. Ainsi, un ouvrier anonyme d'une usine d'embouteillage verse «comme ça» du cyanure dans une poignée de canettes, un jeune homme assassine un touriste au nom de la «pureté de la montagne» et signe son crime «LE MESSI» (sic), un autre brûle «sans raison apparente» la cervelle de son petit-bourgeois de père le jour de sa fête, un troisième ouvre le feu sur le sage troupeau de ses camarades d'école, un dernier jette «gratuitement» des parpaings sur les voitures lancées à vive allure du haut des passerelles d'autoroute, quand il ne les incendie pas dans leurs parkings. Dans le Spectacle, le Parti Imaginaire n'apparaît pas comme fait d'hommes, mais d'actes étranges, au sens où les entend la tradition sabbatéenne. Ces actes eux-mêmes n'y sont cependant pas liés entre eux, mais systématiquement tenus dans l'énigme de l'exception; on n'aurait pas idée d'y voir des manifestations d'une seule et même négativité humaine, car on ne sait pas ce que c'est que la négativité; au reste, on ne sait pas non plus ce que c'est que l'humanité, ni même si cela existe. Tout cela ressortit au registre de l'absurde, et à ce prix il n'est pas grand-chose qui n'y ressortisse pas. Par-dessus tout, le on ne veut pas voir que ce sont là autant d'attaques qui sont dirigées contre lui et son ignominie. Ainsi donc, du point de vue spectaculaire, du point de vue d'une certaine aliénation de l'état d'explicitation publique, le Parti Imaginaire se résume à un ensemble confus d'actes criminels gratuits et isolés dont les auteurs ne possèdent pas le sens, comme aussi à l'irruption périodique dans la visibilité de formes toujours plus mystérieuses de terrorisme; toutes choses qui finissent tout de même, à la longue, par produire l'impression désagréable que l'on n'est à l'abri de rien dans le Spectacle, qu'une obscure menace pèse sur l'ordonnement vide de la société marchande. Indiscutablement, l'état d'exception s'est généralisé. Nul ne peut plus prétendre, dans un camp comme dans l'autre, à la sécurité. Cela est bien. Nous savons à présent que le dénouement est proche. «La sainteté lucide reconnaît en elle-même la nécessité de détruire, la nécessité d'une issue tragique» (Bataille, *Le coupable*).

XVI

La configuration effective des hostilités que la notion de Parti Imaginaire rend lisible est essentiellement marquée par l'*asymétrie*. Nous n'avons pas affaire, présentement, à la dispute de deux camps qui rivaliseraient pour la conquête d'un même trophée autour duquel, en fin de compte, ils se retrouveraient. Ici, les protagonistes se meuvent sur des plans si parfaitement étrangers l'un à l'autre qu'ils ne se rencontrent qu'en de très rares points d'intersection, et tout compte fait, au gré d'un certain hasard. Mais cette étrangeté elle-même est asymétrique: car, si pour le Parti Imaginaire, le Spectacle est sans mystère, pour le Spectacle le Parti Imaginaire doit demeurer à jamais un arcane. Il s'ensuit une conséquence stratégique de première grandeur: alors que nous pouvons sans peine désigner notre ennemi, qui est d'ailleurs par essence le désignable, notre ennemi, lui, ne peut nous désigner. Il n'y a pas d'uniforme du Parti Imaginaire, car l'uniforme est précisément l'attribut central du Spectacle. Aussi est-ce désormais tout uniforme qui doit se sentir menacé et, avec lui, ce dont il représente la devise. En d'autres termes, le Parti Imaginaire ne reconnaît que ses ennemis, non ses membres, car ses ennemis sont précisément tous ceux que l'on reconnaît. Les hommes du Parti Imaginaire, en se réappropriant leur être-Bloom, se sont réapproprié l'anonymat auquel ils ont été contraints. Ce faisant, ils retournent contre le Spectacle la

situation qu'il leur a faite et en disposent comme d'une condition d'invincibilité. D'une certaine manière, ils font payer à cette société le *crime imprescriptible* de les avoir spoliés de leur nom – c'est-à-dire de la reconnaissance de leur singularité souveraine et par là de toute vie proprement humaine – de les avoir exclus de toute visibilité, de toute communauté, de toute participation, de les avoir projetés dans l'indistinction de la foule, dans le néant de la vie ordinaire, dans la masse en sursis des *homo sacer*, et d'avoir muré à leur existence l'accès au sens. C'est de cette condition, où l'on voudrait les maintenir, que eux partent. Il est parfaitement insuffisant, en même temps que significatif d'une certaine impuissance intellectuelle, de remarquer que, dans ce terrorisme, les innocents reçoivent le châtement «de n'être rien, d'être sans destin, d'avoir été déposés de leur nom par un système lui-même anonyme dont ils deviennent alors l'incarnation la plus pure. (Vu qu'ils) sont les produits finis du social, d'une socialité abstraite désormais mondialisée.» (Baudrillard). Car chacun de ces meurtres sans mobile ni victime désignée, chacun de ces sabotages anonymes constitue un acte de *Tiqqun*. Il exécute la sentence que ce monde a déjà prononcée contre lui-même. Il rend au néant ce que l'Esprit avait quitté, à la mort ce qui ne vivait plus bien que se survivant, à la ruine ce qui depuis longtemps n'était plus que décombres. Et s'il fallait accepter pour ces actes l'absurde qualificatif de «gratuits», c'est parce qu'ils ne visent qu'à manifester ce qui est déjà vrai, mais encore occulté, à réaliser ce qui est déjà réel, mais non reconnu comme tel. Ils n'ajoutent rien au cours du désastre, ils prennent acte et donnent acte.

XVII

Que son ennemi n'ait ni visage, ni nom, ni rien qui puisse tenir lieu d'identité, qu'il se présente toujours, en dépit de ses desseins colossaux, sous la défroque d'un parfait Bloom, voilà qui est propre à déchaîner la paranoïa du pouvoir. Johann Georg Elser, dont l'attentat à la bombe, à Munich, le 8 novembre 1939, n'a épargné Hitler qu'à la faveur d'un mince coup du sort, fournit le modèle de ce qui, dans les années qui viennent, va plonger la domination marchande dans un effroi toujours plus sensible. Elser est un Bloom modèle, si tant est qu'une telle expression n'énonce



Centre commercial Italie 2, le 17 janvier 1998

(Une escouade de CRS cherche vainement à identifier des agents du Parti Imaginaire camouflés parmi les consommateurs.)

pas une contradiction rédhibitoire. Tout, en lui, évoque la neutralité et le néant. Son absence au monde est complète, sa solitude absolue. Sa banalité elle-même est banale. La pauvreté en esprit, le défaut de personnalité et l'insignifiance sont ses seuls attributs, mais ils ne parviennent jamais à le singulariser. Quand il raconte sa vie quelconque de menuisier, c'est sur le mode d'une impersonnalité sans fond. Rien n'éveille en lui de passion. La politique et l'idéologie le laissent également indifférent. Il ne sait ni ce qu'est le communisme, ni ce qu'est le national-socialisme, et pourtant il est ouvrier, en Allemagne, dans les années 30 de ce siècle. Et quand les «juges» l'interrogent sur les motifs d'un acte qu'il a mis un an et un soin minutieux à préparer, il ne parvient qu'à mentionner l'augmentation des prélèvements sur le salaire des travailleurs. Il déclare même qu'il n'avait pas l'intention d'éliminer le national-socialisme, mais seulement quelques hommes qu'il jugeait mauvais. C'est un tel être qui a manqué sauver le monde d'une guerre mondiale et de souffrances sans pareilles. Son projet ne reposait sur rien, que la résolution solitaire à ravager ce dont l'existence le niait, ce qui lui était indiciblement ennemi, ce qui représentait l'hégémonie du Mal. Il ne tirait son droit que de lui-même, c'est-à-dire du brisant absolu de sa décision. Le «parti de l'ordre» va devoir faire face, et fait déjà face, à la multiplication de tels actes élémentaires de terrorisme qu'il ne peut ni comprendre, ni prévoir, car ils ne s'autorisent de rien que de l'inébranlable souveraineté métaphysique, de la folle possibilité de désastre que chaque existence humaine porte en elle, fût-ce à dose infinitésimale. Rien ne peut mettre à l'abri de telles éruptions, qui visent le social en réponse au terrorisme du social, pas même la gloire. Leur cible est vaste comme le monde. Aussi, tout ce qui s'emploie à demeurer dans le Spectacle doit désormais vivre dans la terreur d'une menace d'anéantissement dont nul ne sait d'où elle émane, ni qui elle concerne et dont on peut tout juste deviner qu'elle se veut exemplaire. Dans de pareilles actions d'éclat, le défaut de but déchiffrable fait nécessairement partie du but lui-même, car c'est par là qu'elles manifestent une extériorité, une étrangeté, une irréductibilité au mode de dévoilement marchand, car c'est par là qu'elles le corrodent. Il s'agit de répandre l'inquiétude qui fait les hommes métaphysiciens et le doute qui lézarde étage après étage l'interprétation dominante du monde. C'est en vain, donc, qu'on nous prêterait de fin immédiate, si ce n'est peut-être l'espoir de provoquer une panne plus ou moins durable de l'ensemble de la machine. Rien n'est plus à même d'abolir la totalité du monde de l'aliénation administrée qu'une de ces suspensions miraculeuses où brusquement revient toute l'humanité que le Spectacle éclipse habituellement, où se défait l'empire de la séparation, où les bouches redécouvrent la parole à laquelle elles se doivent et où les hommes renaisent au regard de leurs semblables et à l'inextinguible besoin qu'ils ont d'eux. La domination met parfois plusieurs décennies à se remettre complètement d'un seul de ces moments d'intense vérité. Mais on se méprendrait gravement sur la stratégie du Parti Imaginaire en la réduisant à la poursuite de la catastrophe. On ne se méprendrait pas moins en nous prêtant l'enfantillage de vouloir pulvériser en un coup on ne sait quel quartier général où le pouvoir se trouverait concentré. On ne prend pas d'assaut un mode de dévoilement comme une forteresse, même si l'un peut utilement conduire à l'autre. Aussi, le Parti Imaginaire ne vise pas l'insurrection générale contre le Spectacle, ni même sa destruction directe et instantanée. Il agence plutôt un ensemble de conditions telles que la domination succombe au plus vite et le plus largement possible à la paralysie progressive à laquelle la condamne sa paranoïa. Quoiqu'il n'abandonne à aucun moment le dessein de l'achever lui-même, sa tactique n'est pas de l'attaquer de front, mais, dans l'acte même de se dérober, d'orienter et hâter l'issue de sa maladie. «C'est en cela qu'il est redoutable pour les détenteurs d'un pouvoir qui ne le reconnaît pas: ne se laissant pas saisir, étant aussi bien la dissolution du fait social que la rétive obstination à réinventer celui-ci en une souveraineté que la loi ne peut circonscrire» (Blanchot, *La communauté inavouable*). Impuissante face à l'omniprésence de ce danger, la domination, qui se sent de plus en plus seule, trahie et fragile, n'a d'autre choix que d'étendre le contrôle et le soupçon à la totalité d'un territoire dont la libre-circulation demeure pourtant le principe vital. Elle peut entourer ses «gated communities» d'autant de vigiles qu'elle voudra, le sol n'en continuera pas moins de se dérober sous ses pieds. Il est dans l'essence du Parti Imaginaire d'entamer partout le fondement même de la société marchande: le crédit. Son action dissolvante ne se connaît pas d'autre limite que l'effondrement de ce qu'elle mine.

XVIII

Ce n'est pas tant le contenu des crimes du Parti Imaginaire qui tend à ruiner l'imperium de la paix sanguinaire, que leur forme. Car leur forme est celle d'une hostilité sans objet précis, d'une haine fondamentale qui jaillit, sans égard pour aucun obstacle, de l'intériorité la plus insondable, des profondeurs inaltérées où l'homme maintient un contact véritable avec lui-même. C'est pourquoi il émane d'eux une force que tout le bavardage du Spectacle ne parvient pas à endiguer. Les enfants japonais, que l'on peut à juste titre considérer comme une avant-garde éperdue du Parti Imaginaire, ont forgé des locutions verbales pour désigner ces accès de colère absolue, où quelque chose les emporte qui est eux et qui n'est pas eux, qui est bien plus qu'eux. La plus répandue d'entre elles est *mukatsuku*; à l'origine elle signifie «avoir la nausée», c'est-à-dire être possédé par la plus physique des sensations métaphysiques. Il y a dans cette rage spéciale quelque chose de sacré.

XIX

Il est cependant manifeste que le Spectacle ne peut plus à se contenter, devant ces massacres, crimes et catastrophes qui l'assiègent, devant cette masse d'inexplicable qui s'accumule, de constater l'extension d'une béance dans sa vision du monde. Au reste, il l'exprime sans détour: «on voudrait bien que cette violence soit le fruit de la misère, de la grande pauvreté. Ce serait plus facile à admettre.» (*Événement du Jeudi*, 10 septembre 1998). Comme on peut l'observer avec une désarmante régularité, son premier mouvement est d'avancer une explication à tout prix, dût-elle ruiner tout ce sur quoi il repose en théorie. Ainsi, quand le pathétique Clinton est sommé de rendre raison et de tirer les conséquences du Beau Geste de Kipland Kinkel, Bloom exemplaire sous bien des rapports, il ne trouve pas d'autre responsable que «l'influence de la culture nouvelle des films et des jeux violents». Ce faisant, il dresse le constat de la transparence, de l'insubstantialité et de la liquidation radicales du sujet par la domination marchande, et reconnaît publiquement que la tragique robinsonnade sur laquelle elle prétend se fonder, l'irréductibilité de la personne juridique individuelle, n'est plus tenable. Il sape ingénument le principe même de la société marchande, sans lequel le droit, la propriété privée, la vente de la force de travail et jusqu'à ce qu'elle appelle «culture» relèvent tout au plus de la littérature fantastique. Le on préfère encore sacrifier tout l'édifice de sa pseudo-justification plutôt que de pénétrer les raisons et la nature de l'ennemi. Car alors, il faudrait accorder à Marx que «la coïncidence de la transformation du milieu et de l'activité humaine ou de la transformation de l'homme par lui-même ne peut être saisie et comprise rationnellement que comme *praxis révolutionnaire*». Puis, dans un second temps, on revient sur cet aveu, que l'on tente à présent d'effacer; c'est le moment pénible où l'on s'épuise en épilogues ridicules sur l'inexistante psychologie du Bloom qui est passé à l'acte. En dépit de ces interminables considérations, on n'arrive pas à se défendre du sentiment que c'est au fond, dans ce procès, le on lui-même qui est jugé, et la société qui tient la place de l'accusé. Il n'est que trop évident que l'origine de son geste n'est rien de subjectif, qu'il fait tout simplement pièce, dans la sainteté, à l'objectivité de la domination. A ce point, on en vient tout de même à confesser, du bout des lèvres, que c'est bien à une guerre sociale que l'on a affaire, sans préciser, cependant, à quelle guerre sociale, c'est-à-dire qui en sont les protagonistes: «les auteurs de ces coups de folie, ces nouveaux barbares, ne sont pas tous des cas sociaux. Ce sont le plus souvent des personnes très ordinaires.» (*Événement du Jeudi*, 10 septembre 1998). C'est désormais cette dernière rhétorique de l'hostilité absolue, où l'ennemi que l'on a garde de nommer est déclaré barbare et rejeté hors humanité, qui tend à s'imposer de façon universelle. A preuve qu'il est dorénavant possible d'entendre, au beau milieu d'une période de supposée paix sociale, un quelconque potentat des transports publics proclamer: «nous allons à la reconquête du territoire». Et de fait, nous voyons partout se

répandre, sous des formes le plus souvent grimées, la certitude de l'existence d'un innommable ennemi intérieur, qui poursuivrait une action continue de sabotage; mais cette fois-ci, malheureusement, il n'y a plus de koulaks à «liquider en tant que classe». On aurait tort, alors, de ne pas souscrire au point de vue paranoïaque, qui suppose derrière la multiplicité inarticulée des manifestations du monde une volonté unique armée de noirs desseins: car dans un monde de paranoïaques, ce sont les paranoïaques qui ont raison.

XX

Que le Spectacle craigne d'abriter en son sein un parti imaginaire, même si c'est en fait l'inverse qui se produit – en effet, c'est plutôt le Parti Imaginaire qui abrite dans son aura le Spectacle –, trahit assez son soupçon que lorsqu'il a qualifié ces actes de destruction de «gratuits», il n'a pas tout dit. Il est flagrant que l'ensemble des méfaits que l'on attribue à ces «fous», à ces «barbares», à ces «irresponsables» concourent tous de façon adjacente à un projet unique non formulé: la liquidation de la domination marchande. En dernière instance, il s'agit toujours *objectivement* de lui rendre la vie impossible, de propager *l'inquiétude*, le doute et la méfiance, de faire, dans la modeste mesure des moyens de chacun, tout le mal possible. Rien ne peut expliquer l'absence systématique de remords chez ces criminels, sinon le sentiment muet de participer à une grandiose oeuvre de saccage. De toute évidence, ces hommes en eux-mêmes insignifiants sont les agents d'une raison sévère, historique et transcendante qui réclame l'anéantissement de ce monde, c'est-à-dire *l'accomplissement de son néant*. Seul distingue d'eux les fractions conscientes du Parti Imaginaire le fait qu'elles ne travaillent pas à la fin du monde, mais à la fin d'un monde. Cette différence peut, le moment venu, laisser une place suffisante à la haine la plus raisonnée. Mais cela est sans conséquence pour le Parti Imaginaire lui-même, qui doit demeurer *la prochaine figure de l'Esprit*.



Un illettré effaçant avec peine l'inscription «DETRUIRE RAJEUNIT».
«...parce que la sorcellerie du Spectacle consiste, faute de pouvoir les liquider, à rendre invisibles toutes les expressions de la négation...»

Les hommes du Parti Imaginaire combattent en irréguliers. Ils sont engagés dans cette guerre d'Espagne où l'occupant spectaculaire se ruine en stationnement de troupes et de matériel, et où sévit une dialectique paroxystique aux termes de laquelle «la force et l'importance de l'irrégularité sont déterminées par la force et l'importance de l'organisation régulière qu'elle met en cause» (Carl Schmitt), et inversement. Le Parti Imaginaire peut compter sur cette constante qu'une poignée de partisans suffit à immobiliser tout le «parti de l'ordre». Dans la guerre qui se livre à présent, il ne reste rien d'un *jus belli*. L'hostilité est absolue. Le «parti de l'ordre» lui-même ne répugne pas à le rappeler de temps à autre: *il faut opérer en partisan partout où il y a des partisans* – il suffit de savoir ce que sont devenues les prisons dans la dernière décennie, et comment les diverses polices ont dans le même temps pris l'habitude de procéder avec les «marginiaux», pour comprendre ce qu'un tel mot d'ordre peut signifier d'arbitraire sanglant –. Aussi, tant que subsistera la domination marchande, les hommes du Parti Imaginaire devront s'attendre à recevoir d'elle les égards du criminel, ou du gibier, c'est selon. La disproportion des armes et des peines que l'on brandit d'ores et déjà contre lui ne se rattachent pas à une quelconque conjoncture de la politique de répression, elle est consubstantielle à ce qu'il est, et à ce qu'est son ennemi. Ce qui s'exprime là, c'est le simple fait que le Parti Imaginaire contient dans son principe la négation de tout ce sur quoi s'érige la domination marchande, négation qui se sera manifestée en acte, avant de se manifester comme discours. A la différence des révolutions du passé, la rébellion qui vient n'en appelle à aucune des transcendances séculières que l'usure continuée par tant de régimes d'oppression avides de se justifier a fini par rendre haïssables. A aucun moment, elle ne prétend tirer sa légitimité du Peuple, de l'Opinion, de l'Eglise, de la Nation, ou de la Classe Ouvrière, même sous une forme atténuée. Elle ne fonde sa cause sur rien, mais ce rien est le Néant que l'on sait identique à l'Être. Que ses crimes témoignent d'une si miraculeuse souveraineté, cela provient de ce qu'elle ne s'inscrit dans aucune de ces transcendances particulières, au demeurant défuntes, qu'elle s'enracine plutôt dans *la Transcendance en tant que telle*, et cela sans intermédiaire. C'est par là qu'elle représente pour l'Etat marchand le péril le plus considérable qu'il ait jamais vu monter en face de lui. Ce qui désormais lui fait obstacle ne conteste pas tel ou tel aspect du droit, ni telle ou telle loi, il s'attaque bien plutôt à ce qui précède toute loi, à l'obligation d'obéissance. Pis encore, le partisan du Parti Imaginaire évolue dans la plus complète violation de toutes les règles existantes sans jamais avoir le sentiment de les transgresser, agissant au mépris de celles-ci. Il ne s'oppose pas au droit, il le dépose. Il prétend à une justification supérieure à toutes les lois écrites et non écrites: le texte sans loi qu'il est. Il renouvelle ainsi le scandale absolu de la doctrine sabbatéenne, qui affirmait que «l'accomplissement de la Loi est sa transgression», et la laisse derrière lui. Il constitue lui-même, en tant qu'il est l'abolition vivante de la loi ancienne, qui partageait, divisait et séparait, une bribe du

CRAINTE...

«*Quand il s'agit de subjectivité, explique Christophe Dejours [...], on entre dans un domaine qui ne fait pas partie du visible. La souffrance et la douleur s'éprouvent mais ne se voient pas. Ce qui est visible, ce sont les stratégies de défense, et les décompensations.*»

«Au-delà des pathologies «classiques» du surmenage – parmi lesquelles le *karôshi* japonais (mort par le travail) et le *burn-out* anglo-saxon –, M. Dejours constate «une apparition récente et massive de la peur» (Le Monde, jeudi 9 avril 1998).

ET TREMBLEMENT

«On observe ainsi de plus en plus souvent des «secouages de cadres» (par les épaules), qui, affirme Christophe Dejours, «génèrent la peur non seulement chez le cadre secoué mais chez ses collègues». (*ibid.*)

Tiqqun. Il répond à l'état d'exception par l'état d'exception, et renvoie ainsi tout l'édifice juridique à sa triste irréalité. Enfin s'il ne représente rien ni personne, ce n'est nullement par défaut, mais bien au contraire *par excès*, par refus du principe même de la représentation. Partant de l'irréductibilité fondamentale de toute existence humaine, il se proclame lui-même comme non susceptible de représentation, comme *l'irreprésentable*, mais aussi par là comme *l'irreprésentant*. Analogue en ceci à la totalité du langage, ou du monde, il défie toute mise en équivalence concrète. Un tel Parti Imaginaire qui rend tout le monument du droit à son origine infime de fiction romanesque ramène l'Etat marchand au rang d'une association de malfaiteurs seulement plus conséquents, plus organisés et plus puissants que les autres. Cela ne présume en rien d'une quelconque désorganisation sociale. Chicago, dans les années vingt, fut exemplairement administrée. Comme on le voit, le Parti Imaginaire est aussi fondamentalement antiétatique qu'antipopulaire. Rien ne lui est plus odieux que l'idée d'unité politique, sinon peut-être celle d'obéissance. Dans les conditions présentes, il ne peut être autre chose que le non-parti de la multitude car, ainsi que le remarquait fortement cette crevure de Hobbes, «quand les citoyens se rebellent contre l'Etat, ils sont la multitude contre le peuple».

XXII

Si la notion de Parti Imaginaire nomme tout d'abord la négativité *en suspension* dans l'époque, en même temps que l'invisibilité de celle-ci, il faut inséparablement la concevoir comme la notion à partir de laquelle se laisse appréhender le contenu *positif* de toutes ces pratiques dont le Spectacle ne saisit que le négatif, c'est-à-dire ce qu'elles ne sont pas. Lui qui qualifie de «crise de la politique» la défection massive de l'infect espace politique institué, de «crise de la culture» l'indifférence obstinée qui accueille tous les bouleversants déchets qu'élabore saison après saison l'art contemporain, d'«échec de l'éducation» le refus croissant de l'incarcération scolaire, de «crise économique» la résistance muette à la modernisation capitaliste et le refus toujours plus répandu de travailler, de «crise de la famille» le saccage résolu de l'insalubre famille nucléaire, de «crise du lien social» ce qui n'est que le rejet transparent des rapports sociaux aliénés et des moeurs spectaculaires, demeure aveugle à cette «révolution silencieuse ... qui n'est pas visible par tous les yeux, que les contemporains sont le moins capables d'observer, et qu'il est aussi difficile de dépeindre par des mots que de concevoir». Il ignore que «l'esprit qui se forme mûrit lentement et silencieusement jusqu'à sa nouvelle figure, désintègre fragment par fragment l'édifice de son monde précédent; l'ébranlement de ce monde est seulement indiqué par des symptômes sporadiques; la frivolité et l'ennui qui envahissent ce qui subsiste encore, le pressentiment vague d'un inconnu sont les signes annonciateurs de quelque chose d'autre qui est en marche. Cet émiettement continu qui n'altérerait pas la physionomie du tout est brusquement interrompu par le lever du soleil qui, dans un éclair, dessine en une fois la forme du nouveau monde» (Hegel). Pendant la mue, il est vrai, le serpent reste aveugle.

XXIII

Toute la positivité du Parti Imaginaire se tient dans le gigantesque angle mort de *l'irreprésentable*, que le Spectacle est ataviquement incapable de seulement entrevoir. Car le Parti imaginaire n'est, dans tous ses aspects, que la conséquence politique de cette positivité dont la Méta-physique Critique est le concept et le Bloom la figure. Lorsque le Bloom, cette créature qui n'est justiciable d'aucune détermination sociale autre que négative, et dont Hannah Arendt, l'identifiant un peu vite avec l'homme de la masse, tenait «l'isolement et le manque de rapports sociaux normaux» pour la principale caractéristique, devient en plus d'un monde le type humain dominant, la société marchande découvre qu'elle n'a plus nulle prise sur des subjectivités qu'elle a pourtant *entièrement* formées, et qu'ainsi, en suivant son cours propre, elle a engendré sa propre

négalion. C'est de façon privilégiée dans la sphère de la sociologie qu'apparaît l'échec que ses produits font à la domination: *le Bloom est partout, mais la sociologie ne le voit nulle part*. De même, il serait vain d'attendre d'elle qu'elle donnât jamais une quelconque indication quant à l'existence effective du Parti Imaginaire, dont l'essence lui est extraterrestre. Ce n'est là, soit dit en passant, qu'un des aspects de *la mort de la sociologie*, qu'a définitivement périmée cette socialisation de la société qui emporte aussi bien la socialisation de la sociologie. Dans ce procès, elle s'est perdue en se réalisant, se trouvant ridiculisée comme science séparée par ses cobayes eux-mêmes, ceux-ci ayant entre-temps été contraints de devenir leurs propres sociologues. Ainsi, dès lors qu'une instance centrale, unique et indifférenciée, le Spectacle, prend en charge la sécrétion continue de tous les codes sociaux, les sciences sociales ne conservent plus en partage, de Weber à Bourdieu, que leur poids de mensonge. Avec la mort de la sociologie, c'est tout un pan de la critique sociale classique fondée sur la sociologie et comme sociologie qui, en s'effondrant, révèle son essence fourbe et servile. Cette critique-là n'est plus au niveau de l'époque, elle n'est plus apte ni à la décrire, ni à la contester. Cette tâche revient désormais à la *Métaphysique Critique*.

XXIV

On s'est fort mal figuré, jusqu'ici, la ligne de front le long de laquelle se répartissent amis et ennemis de l'ordre dominant, comme une droite continue. A cette représentation, il faut désormais substituer l'image de lignes de front circulaires et innombrables, dont chacune tient dans son espace-temps intérieur des communautés d'hommes, de pratiques, de langages absolument rétives à la domination marchande, et que cette dernière, selon sa logique immanente, assiège sans relâche. Tout ce qui contribue à maintenir la représentation ancienne appartient au camp de l'ennemi. La première conséquence de cette géométrie nouvelle de la lutte concerne la forme de propagation de la subversion. Nous n'avons plus affaire, en face du monde de la marchandise autoritaire, à l'avancée, compagnie après compagnie, d'un front – celui des pauvres, des travailleurs ou des damnés de la Terre –, mais à une contagion semblable à la succession des ondes concentriques à la surface du mercure quand s'y abîme une goutte. Ici, l'effet de masse du passé est identiquement atteint par l'intensité de ce qui est vécu au point de chute. Il s'ensuit que le sujet révolutionnaire élémentaire n'est plus la classe, ou l'individu, mais la communauté métaphysique, quel que soit son degré d'exil – C'est ce dont témoigne par défaut le caractère fondamentalement insignifiant et sans portée, dans le Spectacle, de toute aventure personnelle, de toute histoire privée –. Le bon géomètre ne juge pas exagéré de réduire le monde dans son ensemble à ces foyers minuscules et dispersés, car tout ce qui n'est pas eux, tout ce qui ne donne pas vie à un contenu existentiel particulier et partagé, est, par-delà la valse ennuyeuse des apparences, mort. Chacune de ces communautés métaphysiques se lève d'un monde extrême où les hommes ne peuvent plus se rencontrer que sur la base de l'essentiel et constitue, au milieu du désert, un pôle exclusif de substantialité. Toute reconnaissance qui ne posséderait pas ses propres lois, toute superficialité simple sont, en son sein, exclues. Là, des conditions se créent dans lesquelles l'Absolu pourrait recouvrir ses prétentions temporelles; des possibilités s'ouvrent que l'on avait perdues depuis les soulèvements millénaristes et les mouvements messianiques juifs du XVII^{ème} siècle. Quoi qu'on en dise, l'exigence aiguë d'une force et d'un langage nouveaux qui s'y fait sentir éclaire bien au-delà de la misère des



«Le professeur parlait, puis écrivait au tableau et elle attendait qu'on écrive, qu'on écrive, qu'on écrive, tout ce qu'elle disait. Et tout d'un coup, j'ai regardé la beauté, à l'extérieur. Je n'ai pas à gêner les autres si je n'adhère pas à ce qu'on me propose. Je suis parti.»
(Le Monde, mardi 7 juillet 1998)

temps. Et c'est cela précisément que redoutent les forces de décomposition, qui promettent de si excessives faveurs à ceux qui consentiraient à renoncer à eux-mêmes pour se faire aimer d'elles. Le Parti Imaginaire ne désigne d'abord que le fait positif de cette multitude des zones autonomes franches de la domination marchande qui expérimentent *hic et nunc*, à l'écart du dépérissement du Commun aliéné et des derniers soubresauts d'un organisme social en train de périr, des formes propres de Publicité. Jusqu'ici, il n'en a été la fédération que pour l'intellection. Et ce qui les lie n'est en effet, dans un premier temps, qu'un caractère passif: ce sont des communautés dans lesquelles le sens et la forme de la vie prient sur la vie elle-même, où le devoir d'être a été élevé jusqu'à l'incandescence. Elles partagent donc la même substance métaphysique, mais elles ne le savent pas encore. Ce n'est que sous les noirs auspices de la commune persécution à laquelle les voue l'hégémonie mondiale de la marchandise qu'elles doivent en venir à se reconnaître elles-mêmes pour ce qu'elles sont: des fractions du Parti Imaginaire. Il y a dans ce processus quelque chose d'inéluctable, la résistance de ces communautés à la mise en équivalence généralisée les désignant expressément aux rouleaux compresseurs de l'abstraction régnante. Mais en fin de compte l'unique effet identifiable de cette oppression est que ces univers indépendants se voient un à un forcés de sortir de l'immédiateté de leur particularité, et ce par leur ennemi même, dont elles reçoivent, au cours du combat, leur caractère universel. Et c'est dans la mesure exacte où cet ennemi n'est rien d'autre qu'un travail permanent de négation de la métaphysique qu'elles accèdent à la conscience de ce qui les unit: non l'affirmation d'une métaphysique particulière, mais de la métaphysique en tant que telle. Ce lien, tout en n'étant certes pas immédiat, n'est rien de formel, rien de construit, bien plutôt il est quelque chose d'antérieur à toute liberté, et qui la fonde: l'hostilité existentielle, absolue et concrète au nihilisme marchand. Il découle de cela que le Parti Imaginaire n'a pas à converger, contrairement à tout ce qui s'est nommé «parti» dans le passé, vers une volonté générale, car il partage déjà le Commun, identifié ici au langage, à l'Esprit, à la métaphysique ou encore à une politique de la finitude – tous ces termes deviennent dans ces circonstances autant de pseudonymes d'un seul et même Indicible –. Dire que la cohésion du Parti Imaginaire est d'ordre métaphysique ne veut donc rien évoquer d'autre que cette guerre quotidienne dans laquelle chacun d'entre nous se trouve toujours déjà engagé et qui l'oppose à la négation ruminante de toute forme de vie. A ce point, la nécessité de son unification s'impose à tous ses éléments, comme identique à son devenir-conscient: «La lutte est entre le monde moderne, d'une part, et d'autre part tous les autres mondes possibles» (Péguy, *Notes conjointes*). Tous ceux qui, aimant la vérité mais certainement pas la même vérité, s'entendent pour ravager le despotisme de la dérisoire métaphysique marchande, se rallient au Parti Imaginaire. Mais le mouvement par lequel l'unité se produit est aussi celui par lequel les différences se posent et se figent. Chaque communauté particulière, dans sa lutte contre l'universalité vide de la marchandise, se reconnaît peu à peu comme particulière et s'élève à la conscience de sa particularité, c'est-à-dire qu'elle appréhende son reflet et se médiatise par l'universel. Elle s'inscrit dans la généralité concrète de l'Esprit, dont la progression à travers les figures célèbre le banquet où toutes les irréductibilités sont ivres. Fragment suivant fragment, la réappropriation du Commun se poursuit. C'est ainsi qu'au fil du combat, le ballet nomade des communautés acquiert la structuration complexe et architectonique d'un système de castes métaphysiques, dont le principe ne peut être que le jeu, c'est-à-dire la conscience souveraine du Néant. Chaque règne métaphysique fait lentement l'apprentissage des frontières de son territoire sur le continent de l'Infini. Dans le même temps, un commun général se constitue, qui contient en lui toutes les totalités différenciées des communs régionaux, c'est-à-dire qu'il est le tracé de leurs limes. Il est à prévoir qu'à l'approche de la victoire, les hommes du Parti Imaginaire ne livreront plus tant bataille pour venir à bout d'un ennemi de toute façon diminué que pour enfin pouvoir donner libre cours à leurs différends métaphysiques, qu'ils comptent bien vider *physiquement* et par jeu. En ceci, ils sont de farouches partisans de la violence, mais d'une violence agonistique, hautement ritualisée et riche de

sens. Comme on le voit, et on aurait tort d'en être déçu, le triomphe du Parti Imaginaire est aussi bien sa perte, et sa désintégration.

XXV

La forme de Publicité qu'emporte et préfigure le Parti Imaginaire n'a rien de commun avec tout ce qui a pu s'élaborer dans la philosophie politique classique. Si l'on devait lui prêter quelque ancêtre, il faudrait en appeler au souvenir de ce qui s'est fugitivement esquissé dans de rares et précieux moments d'insurrection, dans les Soviets, dans les Communes, dans les collectivités aragonnaises de 1936-1937, ou dans les écoles secrètes de la Kabbale, celle de Safed, par exemple. A chaque fois que cette dernière parvint à se frayer un accès jusqu'à l'ingrate scène de l'Histoire, les conséquences en furent sans limite. Peu d'entre ceux qui vécurent les instants où celle-ci, faisant éclater par plaques entières toutes les formes amputées et bornées de la Publicité, se laissait deviner, furent par la suite à même d'endurer la vue du monde comme il va, eux dont les yeux avaient soutenu l'aurore sans pareille de la *restitutio in integrum*, du Tiqqun. Mais c'est à présent par une conséquence nécessaire de



«Nous assistons, en ces jours assombrés, à la phase finale de la décomposition de la société marchande, dont nous convenons qu'elle n'a que trop duré. C'est à l'échelle planétaire que nous voyons diverger dans des proportions toujours plus énormes la carte de la marchandise et les territoires de l'homme.»

l'évolution telle qu'elle s'est poursuivie dans toutes les sociétés marchandes développées que cette chose dont on n'avait connu que l'effraction violente s'installe en silence dans le calme et la durée, comme inaperçue tant son avancée semble aller de soi. Curieux spectacle, vraiment, que celui d'un monde où les formes d'existence dominantes se savent, selon le concept, dépassées, mais persistent dans l'être, comme si de rien n'était; tandis que, par-delà l'aliénation extrême de la Publicité que le Spectacle impose, et comme en contrepoids, nous voyons poindre, encore mêlée du principe contraire, une humanité dont le sens est l'aliment exclusif, bien que frelaté. Affranchis de la nécessité de produire, libérés de l'enchaînement à la glèbe du travail, de fragiles mondes se composent pour lesquels l'affinité élective est tout et la servitude rien. Les ruines des métropoles ne contiennent déjà plus rien de vivant que ces agrégats humains fluides d'individus qui, ne trouvant plus vraiment de raison à l'aliénation, la parcourent en tous sens. L'es-

clavage des hommes du Spectacle ne leur semble pas moins extravagant, que leur liberté n'est incompréhensible à ces derniers. Dans la suspension de leur existence, la problématique du monde a cessé d'être problématique, elle qui est devenue la matière de ce qu'ils vivent. Le langage ne leur apparaît plus comme une laborieuse extériorité qu'il faudrait reprendre en soi pour ensuite l'appliquer au monde, il est devenu la substance immédiate de celui-ci. A aucun moment, leur action ne se détache comme séparable de leur parole. On comprend alors que le Spectacle, où le politique et l'économique demeurent des abstractions séparées du métaphysique, représente pour eux une figure passée de la Publicité. Mais c'est en fait tous les vieux dualismes pétrifiés qui, dans la continuité substantielle du sens, se sont abolis. Au sein de ces totalités riches de sens, pleines et ouvertes, l'éternité trouve à se loger dans chaque instant et l'univers tout entier dans chacun de ses détails. Leur monde, la ville, les abrite comme une intériorité tandis que leur intériorité a pris les dimensions d'un monde. Ils sont déjà, de façon partielle et malheureusement réversible et provisoire, dans la «restauration de l'unité brisée du réel et du transcendant» (Lukàcs). N'étaient les caprices de la domination, leur vie tendrait d'elle-même vers la réalisation de toutes les virtualités humaines qu'elle contient. Cette figure prochaine de la Publicité correspond au déploiement maximal de celle-ci, c'est-à-dire qu'elle épouse le langage sans la moindre retenue, qu'elle est le langage, comme elle connaît le silence. Là, l'essence ne se laisse plus distinguer de l'apparence, mais l'homme a cessé de les confondre avec lui-même. Là, l'Esprit a sa Demeure, et il assiste dans la paix à ses propres métamorphoses. Le langage y est la Loi unique, nouvelle et éternelle, qui va au-delà de toutes les lois passées dont il était certes la matière, mais à l'état figé. Si les formes anciennes de la Publicité s'élevaient en des constructions plus ou moins équilibrées, plus ou moins harmonieuses, celle-ci est au contraire horizontale, labyrinthique, topologique. Aucune représentation ne la surplombe en aucun point. Tout son espace réclame d'être parcouru. Quant à l'articulation opérationnelle du Parti Imaginaire, quant à l'innervation de ce monde, elle n'est assurée par aucun système vertical de délégation, mais par un mode de transmission lui-même inscrit dans l'horizontalité sans limite du langage: l'Exemple. La géographie plane du monde du *Tiqqun* ne signifie nullement l'abolition des valeurs et la fin de la poursuite toute humaine de la reconnaissance. Seulement, c'est par «l'autorité du prototype et non la normativité de l'ordre» (Virno, *Miracle, virtuosité et déjà-vu*) qu'il y est loisible aux hommes, comme



«C'est le fait que les choses «continuent à aller ainsi» qui est la catastrophe. Elle n'est pas ce qui à tout instant est devant nous, mais ce qui est donné.» (Walter Benjamin)

déjà aux fractions du Parti Imaginaire, d'imposer leur excellence. La carte du monde que nous dessinons n'est rien d'autre que *la carte de l'Esprit*. Et c'est à présent cette Publicité de l'Esprit qui, de toutes parts, déborde le parti du néant, dont la connerie et la grossièreté deviennent chaque jour plus féroces et plus intolérables. Nous y mettons fin, inévitablement.

XXVI

Sans doute, la guerre à outrance que le Spectacle livre au Parti imaginaire et à la liberté dévaste d'ores et déjà des régions entières de l'espace social. Là, on décrète des mesures de protection auxquelles seuls les conflits mondiaux avaient habitué: couvre-feux, escortes militaires, fichage méthodique, contrôle des armements et des communications, mise sous tutelle de pans entiers de l'économie, etc. Les hommes de ce temps marchent droit dans une crainte sans mesure. Leurs cauchemars sont peuplés de supplices qui n'appartiennent déjà plus seulement au domaine du rêve. A nouveau, on parle de pirates, de monstres et de géants. Lié au progrès d'un universel sentiment d'insécurité, l'expression des visages porte le témoignage d'une accumulation fatale et continue de petites fatigues nerveuses. Et comme chaque époque rêve la suivante, de petits *coïds* surgissent qui se disputent le contrôle d'un espace public déjà réduit à l'espace de la circulation. Les esprits les plus faibles se rendent à de si folles rumeurs qu'il n'est personne qui soit en mesure ni de les confirmer, ni de les démentir. Des ténèbres infinies ont empli la distance que les hommes avaient laissée entre eux. Chaque jour précise un peu plus, en dépit de l'obscurité croissante, le lugubre profil de la guerre civile, où nul ne sait plus qui combat et qui ne combat pas, où la mort seule borne la confusion, où nul n'est assuré, en fin de compte, que du pire. Nous nous tenons donc, en deçà de toute naissance, dans l'évidence du désastre, mais rien ne retient notre regard de se porter au-delà. Il apparaît alors que ce sont là les «douleurs de l'enfantement» auxquelles nulle époque nouvelle n'est en droit de se soustraire. Celui qui aiguise son regard pour distinguer dans la nuit le tout proche combat des colosses découvrira que toute cette désolation, tous ces sourds échos de canon, tous ces cris sans visage ne sont que le fait du *seul* Titan hideux de la domination marchande qui, dans son sanglant délire, se débat, hurle, fait feu, trépigne, assure que l'on veut sa peau, dépêche des ordres insensés, se roule à terre et finit par heurter de tout son poids les parois de son *living-room*. Des profondeurs de sa folie, il jure que le Parti Imaginaire n'est que l'obscurité qui l'entoure, et que celle-ci doit être abolie. A l'entendre, il semble en avoir après ce territoire malfaisant qui s'obstine à ne jamais coïncider avec la carte, et déjà il le menace des pires représailles. Mais à mesure que le jour se consume, nul ne l'écoute plus, ses plus proches sujets eux-mêmes ne prêtent plus qu'une oreille distraite au vieux dément qui piaffe. Ils font mine d'écouter, puis ils clignent de l'oeil.

XXVII

Le Parti Imaginaire n'attend rien de la présente société et de son évolution, car il est déjà *pratiquement*, c'est-à-dire existant dans les faits, sa dissolution et son au-delà. Par conséquent, il ne peut s'agir pour lui de prendre le pouvoir, mais seulement de faire partout échec à la domination, en la mettant durablement dans l'impossibilité de faire fonctionner son appareil – le caractère *temporaire*, et même par endroits *fugitif*, de la contestation qui s'opère sous la bannière du Parti Imaginaire s'explique par là: il lui garantit de ne jamais devenir elle-même un pouvoir –. C'est pourquoi la violence à laquelle il a recours est d'une nature toute différente de celle du Spectacle. Et c'est pourquoi aussi ce dernier se débat seul dans l'obscurité. Lors même que la domination marchande déchaîne sa «liberté du vide», sa «volonté négative qui n'a le sentiment de son existence que dans la destruction» (Hegel), lors donc que sa violence sans contenu n'aspire qu'à l'extension infinie du néant, l'exercice de la violence

par le Parti Imaginaire, quoiqu'illimité, ne s'attache qu'à la préservation de formes de vie que le pouvoir central se prépare à altérer, ou menace déjà. D'où sa force et son aura incomparable. D'où aussi sa plénitude et son absolue légitimité. Même au plein de l'offensive, c'est une violence *conservatrice*. Nous retrouvons là la dissymétrie dont nous avons parlé. Le Parti Imaginaire ne court pas après la même fin que la domination, et s'ils sont concurrents, c'est que chacun d'entre eux veut détruire ce dont l'autre poursuit la réalisation; à cette différence cependant, que le Spectacle ne veut *que cela*. Que le Parti Imaginaire vienne à bout de la société marchande et que cette victoire soit irréversible, cela dépendra de sa faculté à donner intensité, grandeur et substance à une vie affranchie de toute domination, non moins que de l'aptitude de ses fractions conscientes à *l'explicitier* dans leur pratique autant que dans leur théorie. Il est à redouter que la domination préfère encore à l'éventualité de la défaite un suicide généralisé où elle sera au moins assurée d'emporter avec elle son adversaire. D'un bout à l'autre, c'est un pari que nous faisons. Il n'appartient qu'à l'histoire et à son jeu glacé de juger si ce que nous entreprenons n'est qu'un commencement, ou déjà un aboutissement. L'Absolu est dans l'histoire.

